

> FRANÇAIS

Questionnements complémentaires

La ville, lieu de tous les possibles ?

Corpus : « À nous deux Paris »

Ce corpus de texte s'attache à présenter un topos de la littérature romanesque du XIX^e siècle, l'arrivée à Paris d'un jeune homme ambitieux, énergique, habité par le désir de réussir sans en savoir toujours précisément la manière. La ville s'offre à lui comme une projection de ce désir, dans une attente fiévreuse, parfois douloureuse, qui prend les formes imagées ou non de la soif et de l'ivresse. Les textes proposés ici sont principalement situés en début de roman, Incipit de *Bel-ami* et d'*Une éducation libertine*, deuxième chapitre de *La Curée* (retour en arrière sur le passé de Saccard) : le narrateur y décrit tout le bouillonnement intérieur du personnage dans cet espace de la ville qu'il découvre, et dont il veut faire la conquête. Le passage du *Père Goriot* est au contraire situé à la toute fin du roman, mais ce moment particulièrement dramatique qui clôt l'histoire donne une portée mythique à cette figure romanesque du jeune homme. Elle introduit en outre une dimension de désillusion, d'échec potentiel qui montre bien toute la tension de cette relation du personnage à un univers nouveau. D'autres figures romanesques pourraient venir compléter cette évocation, notamment celle de Frédéric Moreau dans *L'Éducation sentimentale*, dont le roman de Jean-Baptiste Del Amo se veut en partie une réécriture.

À travers l'étude de ce groupement, il est permis de travailler notamment des compétences de lecture, afférant à l'interprétation du texte littéraire, qu'elles relèvent de la construction du personnage romanesque, qu'elles relèvent plus particulièrement des valeurs que ces personnages portent, mises en rapport avec d'autres découvertes d'œuvres ou des expériences personnelles.

Texte n°1

Cependant, au moment où le corps fut placé dans le corbillard, deux voitures armoriées, mais vides, celle du comte de Restaud et celle du baron de Nucingen, se présentèrent et suivirent le convoi jusqu'au père Lachaise. A six heures, le corps du père Goriot fut descendu dans sa fosse, autour de laquelle étaient les gens de ses filles, qui disparurent avec le clergé aussitôt que fut dite la courte prière due au bonhomme pour l'argent de l'étudiant. Quand les deux fossoyeurs eurent jeté quelques pelletées de terre sur la bière pour la cacher, ils se relevèrent, et l'un d'eux, s'adressant à Rastignac, lui demanda leur pourboire. Eugène fouilla dans sa poche et n'y trouva rien. Il fut forcé d'emprunter vingt sous à Christophe. Ce fait, si léger en lui-même, détermina chez Rastignac un accès d'horrible tristesse. Le jour tombait, un humide crépuscule agaçait les nerfs, il regarda la tombe et y ensevelit sa dernière larme de jeune homme, cette larme arrachée par les saintes émotions d'un cœur pur, une de ces larmes qui, de la terre où elles tombent, rejaillissent jusque dans les cieux. Il se croisa les bras, contempla les nuages, et le voyant ainsi, Christophe le quitta.

Rastignac, resté seul, fit quelques pas vers le haut du cimetière et vit Paris tortueusement couché le long des deux rives de la Seine, où commençaient à briller les lumières. Ses

yeux s'attachèrent presque avidement entre la colonne de la place Vendôme et le dôme des Invalides, là où vivait ce beau monde dans lequel il avait voulu pénétrer. Il lança sur cette ruche bourdonnant un regard qui semblait par avance en pomper le miel, et dit ces mots grandioses : « A nous deux maintenant ! »

Et premier acte du défi qu'il portait à la société, Rastignac alla dîner chez Mme de Nucingen.

Balzac, *Le père Goriot*, 1834.

Texte n°2

Deux mois avant la mort d'Angèle, il l'avait menée, un dimanche, aux buttes Montmartre. (...) Ce jour-là, ils dinèrent au sommet des buttes, dans un restaurant dont les fenêtres s'ouvraient sur Paris, sur cet océan de maisons aux toits bleuâtres, pareils à des flots pressés emplissant l'immense horizon. Leur table était placée devant une des fenêtres. Ce spectacle des toits de Paris égaya Saccard. Au dessert, il fit apporter une bouteille de Bourgogne. Il souriait à l'espace, il était d'une galanterie inusitée. Et ses regards, amoureux, redescendaient toujours sur cette mer vivante et pullulante, d'où sortait la voix profonde des foules. On était à l'automne ; la ville, sous le grand ciel pâle s'alanguissait, d'un gris doux et tendre, piqué çà et là de verdure sombres, qui ressemblaient à de larges feuilles de nénuphars nageant sur le lac ; le soleil se couchait dans un nuage rouge, et, tandis que les fonds s'emplissaient d'une brume légère, une poussière d'or, une rosée d'or tombait sur la rive droite de la ville, du côté de la Madeleine et des Tuileries. C'était comme le coin enchanté d'une cité des *Mille et Une Nuits*, aux arbres d'émeraude, aux toits de saphir, aux girouettes de rubis. Il vint un moment où le rayon qui glissait entre deux nuages, fut si resplendissant, que les maisons semblèrent flamber et se fondre comme un lingot d'or dans un creuset.

« Oh ! vois, dit Saccard, avec un rire d'enfant, il pleut des pièces de vingt francs dans Paris ! »

Angèle se mit à rire à son tour, en accusant ces pièces-là de n'être pas faciles à ramasser. Mais son mari s'était levé, et s'accoudant sur la rampe de sa fenêtre :

« C'est la colonne Vendôme, n'est-ce pas, qui brille là-bas ?... Ici, plus à droite, voilà la Madeleine... Un beau quartier où il y a beaucoup à faire... Ah cette fois, tout va brûler ! Voistu ?... On dirait que le quartier bout dans l'alambic de quelque chimiste. »

Sa voix devenait grave et émue. La comparaison qu'il avait trouvée parut le frapper beaucoup. Il avait bu du bourgogne, il s'oublia, il continua, étendant le bras pour montrer Paris à Angèle qui s'était également accoudée à son côté :

« Oui, oui, j'ai bien dit, plus d'un quartier va fondre, et il restera de l'or aux doigts des gens qui chaufferont et remueront la cuve. Ce grand innocent de Paris ! vois donc comme il est immense et comme il s'endort doucement ! C'est bête, ces grandes villes ! Il ne se doute guère de l'armée de pioches qui l'attaquera un de ces beaux matins, et certains hôtels de la rue d'Anjou ne reluiront pas si fort sous le soleil couchant, s'ils savaient qu'ils n'ont plus que trois ou quatre ans pour vivre. »

Emile Zola, *La Curée*, 1872.

Texte n°3

C'était une de ses soirées d'été où l'air manque dans Paris. La ville, chaude comme une étuve, paraissait suer dans la nuit étouffante. Les égouts soufflaient par leurs bouches de granit leurs haleines empestées, et les cuisines souterraines jetaient à la rue, par leurs fenêtres basses, les miasmes infâmes des eaux de vaisselle et des vieilles sauces.

Les concierges, en manche de chemise, à cheval sur des chaises de paille, fumaient la pipe sous les portes cochères, et les passants allaient d'un pas accablé, le front nu, le chapeau à la main. Quand Georges Duroy parvint au boulevard, il s'arrêta encore, indécis sur ce qu'il allait faire. Il avait envie maintenant de gagner les Champs-Élysées et l'avenue du bois de Boulogne pour trouver un peu d'air frais sous les arbres ; mais un désir aussi le travaillait, celui d'une rencontre amoureuse.

Comment se présenterait-elle ? Il n'en savait rien, mais il l'attendait depuis trois mois, tous les jours, tous les soirs. Quelquefois, cependant, grâce à sa belle mine et à sa tournure galante, il volait, par-ci par-là, un peu d'amour, mais il espérait toujours plus et mieux.

La poche vide et le sang bouillant, il s'allumait au contact des rôdeuses qui murmurent à l'angle des rues : « Venez-vous chez moi, joli garçon ? » mais il n'osait les suivre, ne les pouvant payer ; et il attendait aussi autre chose, d'autres baisers, moins vulgaires.

Il aimait cependant les lieux où grouillent les filles publiques, leurs bals, leurs cafés, leurs rues ; il aimait les coudoyer, leur parler, les tutoyer, flairer leurs parfums violents, se sentir près d'elles. C'étaient des femmes enfin, des femmes d'amour. Il ne les méprisait point du mépris inné des hommes de famille.

Il tourna vers la Madeleine et suivit le flot de foule qui courait accablée par la chaleur. Les grands cafés, pleins de monde, débordaient sur le trottoir, étalant leur public de buveurs sous la lumière éclatante et crue de leur devanture illuminée. Devant eux, sur de petites tables carrées ou rondes, les verres contenaient des liquides rouges, jaunes, verts, bruns, de toutes les nuances ; et dans l'intérieur des carafes on voyait briller les gros cylindres transparents de glace qui refroidissaient la belle eau claire.

Maupassant, *Bel-Ami*, 1884.

Texte n°4

Paris l'enivrait. Sous la chaleur, sous la crasse, il pensait deviner les frontières de cette vilénie. Paris était aussi la promesse d'un métier, la jointure des extrêmes. La bourgeoisie côtoyait la lie du peuple, la crasse s'ornait d'un liseré d'or. On lui avait parlé de la route de Versailles, des monuments aux hautes flèches, des coupoles bombées vers le ciel tel des seins de métal, des maisons de bord de Seine, d'un blanc de chaux, inconnu ici où l'on nommait blanc la moindre grisaille, et des jardins à l'herbe grasse. Gaspard irait à Versailles, c'était une certitude. Cette évidence lui permit de porter un œil indulgent sur le faubourg Saint-Denis, sur lui-même, qui errait dans la ville, barbotait dans la fange. Tout portait l'espoir de son ascension. Est-ce là mon attente première ? se demanda Gaspard. Que pouvait-il attendre de la ville ? Il n'était pas noble, il était fils de rien, produit de l'emboîtement d'une femme-truie et d'une ombre sévère. Pourtant, n'était-ce pas cette rêvasserie qui surgissait parfois au détour d'une ruelle ? Gaspard n'aurait pu jurer de rien.

Face à la ville, des émotions le submergeaient, l'assaut phallique de la capitale déflorait son esprit à chaque pas. L'idée de Versailles, mâtinée de fantomatiques velours, flottait dans l'éther de sa conscience. Il devinait le plissement des soieries, la poudre sur les visages, les

perruques vaporeuses, la préciosité des liqueurs dont on se gorgeait. L'exactitude de ces représentations, Gaspard la devait à une propension pour l'imaginaire. Devait-il à la mère, dont les récits avaient peuplé son enfance de chimères, cette prédisposition à concevoir ce qui échappait pourtant à sa connaissance ?

Gaspard s'en moquait, et si cette perception aigüe du monde eût surpris un autre homme de sa condition qui en aurait été soudain doté, elle était pour lui naturelle.

Jean Baptiste Del Amo, *Une éducation libertine*, 2008.